Zeitschrift: Entretiens sur l'Antiquité classique
Herausgeber: Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
Band: 43 (1997)

Artikel: La lecture de l'éthique hippocratique chez Galien
Autor: Jouanna, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-660817

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VI

JACQUES JOUANNA

LA LECTURE DE L'ÉTHIQUE HIPPOCRATIQUE CHEZ GALIEN

Galien se réfère souvent aux anciens pour juger des modernes; ils lui apparaissent comme une référence, même dans un art comme celui de la médecine, où les progrès auraient pu faire douter de la nécessité de se reporter aux hommes du passé. Parmi ces hommes du passé, celui qui occupe dans le domaine de la médecine la place la plus éminente est justement le plus ancien, Hippocrate. Sans doute l'admiration de Galien pour Hippocrate n'est-elle pas en son temps une originalité. Même si l'on tient compte de l'existence de détracteurs de la médecine hippocratique à son époque, notamment chez les méthodiques, l'admiration pour Hippocrate et l'intérêt pour son œuvre devaient être au temps de Galien une opinion assez largement répandue, et pas seulement chez les Hippocratéens[1]. Néanmoins l'originalité du médecin de Pergame vient probablement de la passion avec laquelle il recompose à partir de l'homme et de l'œuvre un modèle qui demeure selon lui d'une urgente actualité dans toutes les branches de la médecine. Nous nous bornerons ici, conformément au thème de nos 'Entretiens', à la morale médicale; ce choix, en apparence imposé de l'extérieur, se révèle en fait opportun, car l'éthique médicale a été négligée dans les études

[1] Voir G.E.R. LLOYD, *Methods and Problems in Greek Science* (Cambridge 1991), 398 sqq.: «Galen on hellenistics and Hippocrateans: contemporary battles and past authorities», sur les positions variées concernant Hippocrate à l'époque de Galien.

sur l'hippocratisme de Galien[2]. Cette lecture de l'éthique d'Hippocrate par Galien s'opère de deux façons, d'une part dans ses *Commentaires* aux œuvres d'Hippocrate et d'autre part dans une réflexion plus générale sur le modèle hippocratique comme idéal du médecin. On traitera sucessivement de chacun de ces deux modes de lecture.

*

Sur la lecture de l'éthique hippocratique par Galien dans ses *Commentaires*, on est obligé de partir d'une constatation au premier abord étonnante. Aucun des traités de la *Collection hippocratique* que l'érudit moderne qualifie de déontologiques n'a fait l'objet d'un commentaire de Galien, si l'on s'en réfère à la liste des *Commentaires* d'Hippocrate que Galien énumère dans la bibliographie de ses propres livres. Si l'on consulte, en effet, la liste complète de ces quinze commentaires (*Aphorismes*, *Articulations*, *Fractures*, *Pronostic*, *Régime dans les maladies aiguës*, *Blessures de tête*, *Épidémies I* et *III*, *Épidémies II*, *Épidémies VI*, *Humeurs*, *Pronostic*, *Officine du médecin*, *Airs, eaux, lieux*, *Aliment*, *Nature de l'homme*), on constate l'absence des cinq traités déontologiques de notre *Collection hippocratique*, à savoir *Serment*, *Loi*,

[2] Sur l'hippocratisme de Galien en général, voir G. HARIG et J. KOLLESCH, «Galen und Hippokrates», in *La Collection hippocratique et son rôle dans l'histoire de la médecine*, Colloque de Strasbourg, 23-27 octobre 1972, éd. par L. BOURGEY et J. JOUANNA (Leiden 1975), 257-274 (avec le compte-rendu des travaux antérieurs de J. Mewaldt, K. Deichgräber, L. Edelstein, H. Diller, O. Temkin, 257-259); l'article traite de l'anatomie, de la nosologie, de la pharmacologie et de la thérapie, mais n'aborde pas l'éthique. W.D. SMITH, *The Hippocratic Tradition* (Ithaca and London 1979), 61-176: «Galen's Hippocratism»; P. MANULI, «Lo stile del commento. Galeno e la tradizione ippocratica», in *Formes de pensée dans la Collection hippocratique*, éd. par F. LASSERRE et Ph. MUDRY (Lausanne 1983), 471-482; l'article de G.E.R. LLOYD (1991) cité à la note 1; D. MANETTI-A. ROSELLI, «Galeno commentatore di Ippocrate», in *ANRW* II 37, 2 (Berlin-New York 1994), 1529-1635; M. VEGETTI, «L'immagine del medico e lo statuto epistemologico della medicina in Galeno», *ibid.*, 1672-1717 (notamment 1681 avec la note 18); J. JOUANNA et V. BOUDON, «Remarques sur la place d'Hippocrate dans la pharmacologie de Galien», in *Galen on Pharmacology*, Colloque de Lille (Leiden 1997), 213-234.

Médecin, *Bienséance* et *Préceptes*[3]. Bien entendu, il ne faudrait pas en conclure trop rapidement que Galien ne s'intéressait pas à l'éthique hippocratique; car dans ses *Commentaires* existants, on va voir que les questions éthiques sont abordées. Mais il convient d'abord de rendre compte de cette absence. Le fait que les traités déontologiques que nous lisons dans notre *Collection hippocratique* sont absents de cette liste n'est pas susceptible d'une explication globale. Du point de vue de la formation de la *Collection hippocratique*, il faut d'abord diviser ces traités en deux groupes: d'une part le *Serment* et la *Loi*, d'autre part les trois traités *Médecin*, *Bienséance* et *Préceptes*. Il est clair que le *Serment* et la *Loi* faisaient partie de l'œuvre hippocratique au temps de Galien. La preuve en est qu'Erotien, qui vivait au temps de Néron, donc un siècle avant Galien, cite le *Serment* et la *Loi* dans les œuvres d'Hippocrate et range ces deux traités dans la catégorie des œuvres relatives à l'art (avec deux autres traités, celui de l'*Art* et de l'*Ancienne médecine*)[4]. En revanche, les trois traités *Médecin*, *Bienséance*, *Préceptes* ne faisaient pas partie des œuvres attribuées à Hippocrate au temps d'Érotien; et il probable que la situation n'avait pas changé un siècle plus tard au temps de Galien. Galien, en tout cas, ne fait référence à aucun des traités de cette trilogie, même si certains des thèmes développés par Galien dans sa lecture de l'éthique hippocratique peuvent correspondre à certains passages de ces traités[5]. Il ne devait pas

[3] Sur les commentaires de Galien à Hippocrate, voir D. MANETTI-A. ROSELLI, «Galeno commentatore di Ippocrate» cité à la note 2.

[4] Voir la liste des traités dans E. NACHMANSON (ed.), *Erotiani vocum Hippocraticorum collectio* (Göteborg 1918), 9.

[5] Critique de l'amour de l'argent (voir *infra*, p. 233 sq.); médecin philosophe (voir *infra*, p. 238); médecin «philanthrope» (voir *infra*, p. 238-240). Toutefois ces rencontres dans la thématique de l'éthique médicale n'excluent pas des différences (rigorisme éthique de Galien différent de la souplesse de l'éthique hippocratique) et même des contradictions (notamment sur le problème important de savoir s'il faut ou non dire la vérité au malade; voir *infra*, p. 230 n. 39). Quand Galien développe des thèmes éthiques analogues à ceux que l'on trouve dans ces traités hippocratiques récents, on verra donc dans la convergence de ces thèmes non pas une influence des écrits hippocratiques sur Galien (ni une influence inverse), mais des rencontres sur des *topoi* qui ne sont pas, en tout état de cause, la propriété du seul Galien.

les connaître ou, s'il les connaissait, il ne les attribuait certainement pas à Hippocrate. Il reste que le *Serment* et la *Loi* font partie de l'Hippocrate traditionnel connu de Galien et que Galien devait, comme Érotien, en reconnaître l'authenticité. Or le médecin de Pergame ne mentionne dans sa bibliographie aucun commentaire à ces deux traités; qui plus est, il ne semble faire directement référence ni à l'un ni à l'autre de ces deux traités dans le reste de son œuvre. Il est donc paradoxal que le *Serment* d'Hippocrate qui passe actuellement pour la base véritable de l'éthique médicale occidentale soit si remarquablement absent de la lecture de Galien. Toutefois, ici, une précision importante doit être apportée qui peut éventuellement corriger ce paradoxe. La tradition arabe connaissait un *Commentaire* de Galien sur le *Serment*, commentaire en langue grecque formant un livre qui avait été traduit en syriaque au IXe siècle par le grand traducteur Ḥunain ibn Ishaq et ensuite du syriaque en arabe par deux de ses disciples[6]. Dans ce commentaire, l'existence du *Serment* par écrit est mise en rapport, à mon avis de façon judicieuse, avec l'élargissement de l'école médicale de Cos lorsque la famille des Asclépiades s'ouvrit à des disciples extérieurs à la famille. On discute encore actuellement pour savoir si ce commentaire, connu seulement par des fragments, est authentique ou non; la tendance actuelle semble aller plutôt du côté de l'authenticité[7].

Si Galien n'a pas rédigé de commentaire d'ensemble sur un traité déontologique hippocratique, ou si du moins nous n'avons

[6] Ḥunain ibn Ishaq, *Risâlah*, n° 87 (éd. par G. BERGSTRÄSSER, in *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* 17, 2 [1925], 32).

[7] L'étude de référence est F. ROSENTHAL, «An Ancient Commentary of the Hippocratic Oath», in *Bulletin of the History of Medicine* 30 (1956), 52-87; cf. son jugement sur le problème de l'authenticité p. 86: «Galen's authorship can be neither confirmed nor rejected»; voir aussi G. STROHMAIER, «Asklepios und das Ei», in *Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben, Festschrift für F. Altheim*, éd. par R. STIEHL et H.E. STIER (Berlin 1970), 143-153 (+ 448-455), qui penche plutôt vers l'authenticité en s'appuyant sur le jugement critique de Hunain (145: «So ist es m. E. doch wahrscheinlicher, dass die erhaltenen Fragmente auf Galen selbst zurückgehen»). V. NUTTON, «What's in an oath?», in *Journal of the Royal College of Physicians of London* 29 (1995), 518-524 (520 et n. 12, où il renvoie à «Beyond the Hippocratic Oath», 20), admet l'authenticité.

pas conservé ce commentaire — à supposer que le *Commentaire au Serment* soit authentique —, il reste que la dimension éthique n'est pas absente dans les *Commentaires* existants. Galien a eu le mérite de repérer les points forts où les traités hippocratiques abordent soit la finalité de l'art médical soit les relations du médecin et du malade et de proposer une réflexion éthique à partir du texte hippocratique. Sans avoir la prétention de faire un relevé exhaustif, je m'attacherai à quelques-uns des passages les plus significatifs sur la finalité de l'art et sur les problèmes relatifs aux relations entre le médecin et le malade.

Sur la finalité de l'art, le passage le plus célèbre dans les écrits d'Hippocrate commentés par Galien est sans aucun doute la maxime où l'auteur des *Épidémies* 1 dit: «Dans les maladies, avoir deux choses en vue, être utile ou ne pas nuire»[8]. Il vaut la peine de citer en son entier le commentaire que Galien fait de cette maxime:

> «Pour ma part, je pensais autrefois que cette maxime était insignifiante et qu'elle n'était pas digne d'Hippocrate. Je pensais, en effet, que pour tous les hommes il était clair qu'il faut que le médecin vise au mieux l'utilité des malades, sinon le fait de ne pas leur nuire. Mais quand j'ai vu bien des médecins réputés être accusés à juste titre pour ce qu'ils avaient fait soit en pratiquant la phlébotomie, soit en baignant, soit en donnant un médicament, ou du vin, ou de l'eau froide, j'ai compris que peut-être à Hippocrate lui-même une telle chose était arrivée et qu'en tout cas nécessairement cela était arrivé à bien d'autres médecins de son temps; et à partir de ce moment-là, j'ai estimé au-dessus de tout, si d'aventure je devais administrer quelque puissant remède au malade, d'examiner au préalable en moi-même non seulement combien je serais utile en atteignant mon but, mais aussi combien je nuirais en ne l'atteignant pas. Je n'ai donc jamais rien fait sans avoir auparavant moi-même pris soin, au cas où je n'atteindrais pas le but, de ne nuire aucunement au malade. Au contraire certains médecins, à la manière de ceux qui jettent les dés, ont l'habitude d'administrer aux malades des remèdes qui, en cas d'échec, apportent un très grand dommage aux malades. Sans doute,

[8] Hp. *Epid.* 1, 5, II p. 634, 8-636, 1 Littré (= I p. 190, 2 sq. Kuehlewein).

pour ceux qui apprennent l'art je sais que, comme ce fut mon cas, la maxime 'être utile ou ne pas nuire' paraîtra ne pas être digne d'avoir été écrite par Hippocrate; mais pour ceux qui exercent désormais la médecine je sais parfaitement que la force de la formule apparaîtra; et s'il arrive que par suite de l'usage aventuré d'un remède fort le malade meure, ils comprendront au plus haut point la force de ce qu'Hippocrate a conseillé maintenant»[9].

Ce commentaire, tout à fait attachant par son côté personnel, souligne l'évolution du jugement de Galien sur cette maxime hippocratique. D'abord, lorsqu'il était étudiant en médecine, un certain mépris pour une maxime qui lui paraissait énoncer une évidence, au point qu'il ne la jugeait pas digne de l'idée qu'il se faisait d'Hippocrate, puis une véritable conversion avec l'expérience de la pratique médicale où il découvre à travers les échecs de médecins réputés l'importance de la dimension négative de cette maxime («ne pas nuire») et où il définit, à partir de la maxime hippocratique, une méthode qu'il a toujours appliquée ensuite dans la thérapeutique, méthode que l'on pourrait qualifier de pronostic thérapeutique implicite. Avant de choisir un remède, Galien calcule à l'avance en lui-même les effets néfastes que chacun des remèdes possibles peut éventuellement causer au malade en cas d'échec et choisit le remède qui ne sera pas néfaste. Il se distingue, à cette occasion, des médecins qui s'en remettent au hasard et mettent en jeu la vie du malade comme sur un coup de dés. Le conseil éthique d'Hippocrate, dont la valeur a été découverte par Galien non pas de façon théorique, mais au cœur même de la pratique, est à l'origine d'une méthode propre à Galien qui a orienté constamment ses choix thérapeutiques en fonction de l'intérêt du malade. On voit, dans ce premier exemple tout à fait significatif, comment la lecture de l'éthique hippocratique chez Galien peut dépasser de loin, dans les cas les meilleurs, le niveau du commentaire et de l'explicitation pour être le point de départ d'une redécouverte par Galien de la valeur de cette éthique et d'une assimilation originale qui,

[9] GAL. *Commentaire aux Épidémies I* 2, 50 (XVII 1, p. 148 sq. Kühn = p. 76,29- 77,15 Wenkebach-Pfaff).

tout en respectant l'esprit de l'éthique hippocratique, la formalise dans une méthode valable pour tous les cas. Puisque Galien a construit à partir de cette maxime une méthode indispensable à toute décision thérapeutique, il n'est pas étonnant de retrouver la référence à cette maxime dans les traités thérapeutiques de Galien. Ainsi, dans l'introduction à son traité intitulé *Sur les médicaments composés selon les lieux*[10], Galien critique les médecins qui, utilisant sans méthode (χωρὶς μεθόδου) des remèdes contre les alopécies, échouent parfois grandement et causent de puissants dommages (βλάπτουσιν ἰσχυρῶς). Puis il oppose sa propre attitude dans les termes suivants:

> «Pour ma part, au contraire, comme Hippocrate l'a recommandé, je me suis toujours efforcé d'agir dans les œuvres de l'art de façon que le remède administré, selon ce que ce grand homme a écrit, soit utile ou ne nuise pas (ὠφελέειν ἢ μὴ βλάπτειν)»[11].

La référence au passage des *Épidémies* 1 est évidente, bien que Galien se contente de mentionner Hippocrate sans préciser son œuvre, et la position de Galien dans son traité thérapeutique est tout à fait comparable à celle qu'il a dans son *Commentaire aux Épidémies I*. On notera surtout deux constantes: l'insistance avec laquelle Galien proclame sa fidélité continuelle au précepte hippocratique et la volonté qu'il a de se démarquer d'autres médecins qui ne respectent pas ce précepte. Ce qu'il y a de nouveau dans la formulation de ce second passage, c'est la présence du mot «méthode» (μέθοδος) qui n'était pas exprimé dans son *Commentaire*. Galien reproche à ceux qui n'observent pas le principe hippocratique d'agir «sans méthode». Le précepte éthique d'Hippocrate est donc bien incorporé par Galien dans sa méthode thérapeutique[12].

[10] 1, 1, XII p. 381, 4-7 Kühn.

[11] *Ibid.*, p. 381, 4-7.

[12] Ajoutons, pour en finir avec la lecture que Galien fait de ce précepte hippocratique dans le traité thérapeutique *Sur les médicaments composés selon les lieux*, qu'il y revient une seconde fois au cours du traité et qu'il apporte une nuance à sa vision si égocentrique de l'histoire de la médecine: il reconnaît que les successeurs d'Hippocrate ont déjà suivi ce précepte et leur oppose certains

Cette célèbre phrase d'*Épidémies* 1 sur la finalité de l'art médical est suivie d'une phrase non moins célèbre sur les trois éléments qui composent l'art médical et sur les relations entre ces trois éléments. Je la rappelle: Ἡ τέχνη διὰ τριῶν, τὸ νόσημα καὶ ὁ νοσέων καὶ ὁ ἰητρός· ὁ ἰητρὸς ὑπηρέτης τῆς τέχνης· ὑπεναντιοῦσθαι τῷ νοσήματι τὸν νοσέοντα μετὰ τοῦ ἰητροῦ, «L'art s'effectue à travers trois éléments, la maladie, le malade et le médecin; le médecin est le serviteur de l'art; il faut que le malade s'oppose à la maladie avec l'aide du médecin»[13]. C'est pour Galien l'occasion d'une réflexion sur le second aspect important de l'éthique médicale après la finalité de l'art, à savoir celui des relations entre le médecin et le malade. Voici le commentaire de Galien:

> «Il (*sc.* Hippocrate) dit qu'il y a en tout trois éléments à propos desquels et grâce auxquels le traitement se réalise, tout d'abord la maladie, ensuite le médecin, ces deux éléments s'opposant l'un à l'autre et, comme on pourrait le dire, luttant et combattant, (à savoir) le médecin et la maladie. Car le médecin entreprend d'anéantir la maladie, tandis que, pour elle, l'enjeu est de ne pas être vaincue. Le troisième élément, en plus d'eux, est le malade. S'il obéit au médecin et s'il exécute ses commandements, il est son allié et combat la maladie; mais si, se détournant de lui, il exécute les ordres venus de la maladie, il cause du tort au médecin d'une double façon, premièrement en ce qu'il a laissé seul ce dernier alors qu'il était double, secondement en ce qu'il a aidé l'autre, alors qu'il était seul. Il est nécessaire, dit-il, que deux éléments soient plus puissants qu'un seul. Et il est évident que le malade exécute les ordres de la maladie, en abandonnant le médecin, quand, alors que le médecin lui ordonne de s'abstenir de boisson froide, le malade brûlé par la fièvre se laisse convaincre par la maladie de boire; de même, s'il prend un bain ou absorbe du vin ou quelque chose d'autre de ce que le médecin lui interdit de faire, il augmentera évidemment la maladie en faisant ce qui lui est favorable, tandis qu'il trahira le médecin en faisant ce qu'il ne veut pas»[14].

médecins modernes qui soignent sans méthode (6, 8, XII p. 965, 11-15 Kühn). Pour plus de détails sur la référence à Hippocrate dans ces deux passages du traité pharmacologique de Galien, voir J. JOUANNA et V. BOUDON, «Remarques sur la place d'Hippocrate dans la pharmacologie de Galien» cité à la note 2.

[13] HP. *Epid.* 1, 5, II p. 636,1-4 Littré (= I p. 190,3-6 Kuehlewein).

[14] GAL. *Commentaire aux Épidémies I* 2, 51 (XVII 1, p. 150 sq. Kühn = p. 76,29- 77,12 Wenkebach-Pfaff).

Ce commentaire permet de faire ressortir d'autres aspects de la lecture de Galien. D'abord l'art de mettre en valeur la métaphore du texte hippocratique qui sous-tend les relations entre les trois éléments, maladie, malade et médecin: celle du combat qui est, on le sait, l'une des métaphores fondamentales de la médecine antique[15]; ensuite l'art d'illustrer par des exemples concrets les relations entre médecin et malade énoncées de façon générale dans la pensée hippocratique: ainsi le malade buvant de l'eau froide, contrairement à l'interdiction du médecin, passe dans le camp de la maladie qu'il favorise. Mais surtout, ce que l'on voudrait souligner ici, c'est une légère propension de Galien à déformer la conception des relations entre le malade et le médecin exprimée dans le texte hippocratique. Le glissement est sans doute imperceptible à un lecteur pressé; pourtant, il me paraît avoir eu une incidence importante sur la lecture traditionnelle des modernes. Alors que le texte hippocratique énonce les trois termes constitutifs de la médecine dans l'ordre maladie, malade, médecin et envisage l'antagonisme du malade et de la maladie avant d'énoncer l'aide du médecin, Galien dans son commentaire inverse les deux termes de malade et de médecin et insiste sur le combat du médecin contre la maladie. Le médecin, selon Galien, est le principal adversaire de la maladie; le malade, lui, a un rôle secondaire: il est l'allié du médecin s'il exécute ses ordres, alors qu'il devient l'allié objectif de la maladie quand il ne les exécute pas[16].

[15] Sur la métaphore en général chez Galien, voir H. VON STADEN, «Science as texte, science as history: Galen on metaphor», in *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context*, ed. by Ph.J. VAN DER EIJK, H.F.J. HORSTMANSHOFF, P.H. SCHRIJVERS (Amsterdam 1995), II 499-517.

[16] Cette lecture galénique du texte hippocratique, donnant la prééminence au médecin par rapport au malade dans le combat contre la maladie, me paraît avoir eu une incidence sur certaines des traductions qui ont joué un rôle historique dans l'interprétation d'Hippocrate. Alors que Cornarius au XVIe siècle, dans sa traduction latine, rend le texte fidèlement en respectant la syntaxe exprimant les relations de la maladie, du malade et du médecin (*Ars ex tribus constat, morbo, aegroto et medico artis ministro. Aegrotum cum medico adversari morbo oportet*), É. LITTRÉ au XIXe siècle (1840) traduit de telle façon que le malade devient comme chez Galien l'allié du médecin: «L'art se compose de trois

Un tel glissement dans l'interprétation peut s'expliquer par un préjugé assez naturel chez tout praticien convaincu de la prééminence de son rôle, mais il s'explique aussi chez Galien par sa volonté de rendre cohérents entre eux les passages éthiques qui appartiennent à des traités différents et que Galien attribue à un même auteur. Galien revient en effet dans son *Commentaire aux Épidémies VI*[17] sur ce passage des *Épidémies* 1, mais il le met en rapport avec un autre passage célèbre des *Aphorismes*, la fin du premier *Aphorisme*, où il est dit: «Il faut que non seulement le médecin se comporte conformément à ses devoirs, mais aussi le malade et les personnes présentes»[18]. Dans le passage des *Aphorismes*, c'est effectivement le médecin qui est cité en premier; le malade ne vient qu'en second. Mais, en mettant sur le même plan les deux passages d'*Épidémies* 1 et d'*Aphorismes*, Galien reconstruit une image sans doute cohérente, mais déformante ou au moins simplificatrice de la déontologie hippocratique: il met l'accent sur les devoirs du malade devant aider le médecin contre la maladie, et laisse dans l'ombre ceux du médecin devant collaborer avec le malade contre la maladie. C'est, du reste, dans le cadre des discours du médecin rappelant ses devoirs au malade que le commentaire de Galien aux *Épidémies VI* opère ce rapprochement entre les deux passages hippocratiques. Galien conseille en effet au médecin d'exposer au malade après un exorde persuasif ce qu'Hippocrate a écrit sur un tel sujet; c'est alors que Galien cite les deux passages des *Aphorismes* et d'*Épidémies* 1, les commente et conclut en disant:

termes: la maladie, le malade et le médecin. Le médecin est le desservant de l'art; il faut que le malade aide le médecin à combattre la maladie»; cf. aussi W.H.S. JONES (1923): «The art has three factors, the disease, the patient, the physician. The physician is the servant of the art. The patient must co-operate with the physician in combating the disease». De telles interprétations modernes paraissent être, directement ou indirectement, tributaires du commentaire de Galien sur les relations du médecin, du malade et de la maladie.

[17] GAL. *Commentaire aux Épidémies VI* 4, 10 (XVII 2, p. 147, 4-6 Kühn = p. 204, 19-21 Wenkebach-Pfaff).

[18] HP. *Aph.* 1, 1 (IV p. 458, 2-4 Littré = p. 98, 3-5 Jones).

«Cet exemple doit te suffire pour que tu puisses comprendre par similitude qu'il existe bien d'autres discours du même genre à l'adresse du malade de la part des médecins»[19].

Le modèle hippocratique devient donc la référence concrète qui doit nourrir de façon idéale le discours du médecin au malade pour lui rappeler et lui faire comprendre ses devoirs d'obéissance.

Le modèle hippocratique sert de guide non pas seulement pour le comportement du malade, mais aussi pour celui du médecin. C'est justement dans le *Commentaire aux Épidémies VI* que Galien s'arrête longuement sur l'attitude idéale du médecin vis-à-vis du malade en expliquant la phrase hippocratique suivante: «Les entrées, les discours, le maintien, le vêtement..., la coupe de cheveux, les ongles, l'odeur»[20]. À la différence des passages précédents, il n'est pas possible de citer dans son intégralité le commentaire de Galien, car il est trop long: cinq pages de Galien pour commenter deux lignes d'Hippocrate! Cette disproportion laisse déjà entendre que Galien, en explicitant si longuement un texte qui se réduit à de simples têtes de chapitres, en recrée nécessairement le contenu.

De ce commentaire d'ensemble ressortent deux grandes idées sur le comportement du médecin vis-à-vis du malade: d'une part la définition du comportement idéal du médecin en vue d'attirer la confiance du malade; et d'autre part les écarts possibles ou nécessaires par rapport à ce comportement idéal pour

[19] GAL. *Commentaire aux Épidémies VI* 4, 10 (XVII 2, p. 147, 16-18 Kühn = p. 205, 2-4 Wenkebach-Pfaff).

[20] HP. *Epid.* 6, 4, 7, V p. 308, 15 sq. Littré (= p. 88, 4-5 Manetti-Roselli); GAL. *Commentaire aux Épidémies VI* 4, 10 (XVII 2, p. 144-152 Kühn = p. 203, 1-207,21 Wenkebach-Pfaff). Sur ce passage du commentaire de Galien, voir W. RIESE et L. BOURGEY, «Les gracieusetés à l'égard des malades. *Commentaire* de Galien sur *Épidémies* VI, section 4, division 7», in *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* 150 (1960), 145-162; le texte est traduit par L. Bourgey et interprété par W. Riese. Le passage est partiellement traduit par P. MORAUX, *Galien de Pergame. Souvenirs d'un médecin* (Paris 1985), 114-118. Voir surtout l'étude de K. DEICHGRÄBER, *Medicus gratiosus*, Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz, 1970, 3, 31-51.

tenir compte dans certains cas de la psychologie du malade. Voyons d'abord comment est défini le comportement idéal du médecin. Galien condamne chez le médecin les excès contraires par le haut ou par le bas (supériorité ou servilité) et recommande la recherche d'un juste milieu qui définira l'attitude la plus décente du médecin pour attirer la confiance du malade. Par exemple, le médecin évitera dans son comportement, lorsqu'il arrive en visite chez le malade, une trop grande rudesse qui susciterait la haine du malade, mais aussi une trop grande flatterie qui entraînerait son mépris; ce que le médecin recherchera, au contraire, dans son regard, dans sa voix et dans toute son attitude, c'est ce que Galien appelle le *semnon*, la dignité accompagnée de la mesure qui doit susciter l'admiration et la confiance du malade[21]. Ce qui est à la base de ce comportement idéal est clairement exprimé dans une formule que Galien emploie dans le commentaire du maintien du médecin: «Il faut fuir tous les excès et s'efforcer d'être dans un juste milieu»[22]. La notion de juste milieu (μέσον, μεσότης) est bien la règle fondamentale qui oriente tout le commentaire sur les entrées, les discours, l'attitude, la coiffure, les ongles et le parfum du médecin en visite chez le malade[23]. Venons-en maintenant à la seconde grande idée qui oriente ce commentaire d'éthique médicale, à savoir la nécessaire prise en compte par le médecin de la psychologie particulière du malade. Par exemple, on réglera la fréquence des visites sur les goûts du malade. Alors que les uns sont agacés par la fréquence des visites, d'autres sont rassurés. De même, concernant les propos du médecin aux malades, il faut tenir compte du degré de culture du malade, ne pas faire de solécismes ou de barbarismes avec un malade cultivé. Le résultat est que le médecin pourra éventuellement s'écarter dans

[21] Le terme est employé deux fois (XVII 2, p. 146,7 et 13 Kühn = p. 204,6 et 12 Wenkebach-Pfaff).

[22] XVII 2, p. 148, 13 sq. Kühn = p. 205, 15 sq. Wenkebach-Pfaff.

[23] Sur l'importance de la notion du juste milieu dans l'éthique de Galien, voir W. RIESE, «La pensée morale de Galien», in *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* 153 (1963), 331-346 (335 sqq.).

sa conduite du juste milieu si le malade n'est pas un homme de la mesure. Cette affirmation, assez étonnante, peut être clairement illustrée par ce que Galien dit du vêtement du médecin:

> «Vêtement. Lui aussi doit être, selon le même raisonnement, conforme au juste milieu (μέση), ni luxueux au point de parader ni crasseux et fort humble, sauf si d'aventure le malade lui-même est de ceux qui sans beaucoup de mesure (ἀμετρότερον) ou bien aiment les vêtements luxueux ou se plaisent aux vêtements crasseux; car dans ces conditions, tu t'écarteras du juste milieu (ἀπὸ τῆς μεσότητος) pour être plus cher au malade, dans les limites où tu estimeras que cela est compatible avec toi (σοι σύμμετρον)»[24].

L'idéal est le juste milieu à égale distance des excès par le haut et par le bas. Mais, par considération du malade s'il a des goûts pour l'un de ces deux excès, le médecin peut s'écarter de ce juste milieu pour améliorer ses rapports avec le malade; toutefois, il y a une limite à ces écarts, laissée à l'appréciation du médecin qui doit rester de toute façon, à la différence du malade, un homme de mesure.

C'est dans le cadre de cette prise en compte du malade, susceptible d'entraîner chez le médecin un écart limité par rapport à la norme, que se situe ce qu'Hippocrate appelle dans les *Épidémies* 6, les «gracieusetés» (χάριτες) faites par le médecin aux malades. Elles donnent lieu à un commentaire important de Galien sur lequel nous allons maintenant nous arrêter. La principale de ces gracieusetés consiste à infléchir la thérapeutique en faisant des concessions au malade en fonction de ses goûts ou de ses habitudes. Voici le texte d'Hippocrate: «(donner) ce qui ne nuit pas grandement ou est facilement réparable, tel que le froid, là où cela convient»[25]. En abordant le commentaire de Galien à ce passage[26], nous n'insisterons pas sur la technique herméneutique déjà vue, qui consiste à expliquer Hippocrate

[24] XVII 2, p. 149, 1-7 Kühn = p. 205, 21-26 Wenkebach-Pfaff.

[25] Hp. *Epid.* 6, 4, 7, V p. 308, 14-15 Littré (= p. 88, 1-2 Manetti-Roselli). Sur le commentaire de Galien à ce passage, voir surtout l'étude de K. Deichgräber, *Medicus gratiosus*, 13-31.

[26] XVII 2, p. 135, 4 sqq. Kühn = p. 198, 1 sqq. Wenkebach-Pfaff.

par Hippocrate en rapprochant d'autres passages. Galien rapproche judicieusement ici le passage des *Aphorismes* où il est dit qu'«il faut préférer une boisson et une nourriture un peu moins bonnes, mais plus agréables, à de meilleures, mais plus désagréables»[27]. Ce sur quoi nous insisterons, c'est la façon dont ce qui est simplement énoncé chez Hippocrate est problématisé par Galien. D'abord, Galien dégage bien l'enjeu du problème en opposant l'action du médecin qui devrait suivre la norme, à savoir ici la stricte vérité, et qui dans le cas des gracieusetés ne la suit pas mais cède au plaisir du malade. Cela pourrait laisser supposer implicitement que les gracieusetés ne font pas partie de l'art. Aussi, pour échapper à cette objection possible, Galien introduit-il une distinction, qui n'est pas dans le texte hippocratique, entre mauvaises et bonnes gracieusetés. Les mauvaises gracieusetés sont celles des mauvais médecins qui se mettent au service des passions du malade pour en obtenir plus d'argent. De telles gracieusetés ne sont pas conformes à l'art[28]. On comprend pourquoi: c'est le monde renversé puisque le malade commande au médecin; c'est ensuite le règne de la passion, assouvissement des désirs du côté du malade, passion de l'argent du côté du médecin. Galien approuve, en revanche, les gracieusetés accordées par Hippocrate et les meilleurs médecins. Mais pour justifier ces gracieusetés, Galien introduit une justification qui, tout en étant authentiquement hippocratique, n'apparaît pas dans les textes hippocratiques sur les gracieusetés: c'est la notion d'intérêt du malade. Cela est clair aussi bien dans son commentaire des *Aphorismes* que dans celui d'*Épidémies VI*. Alors que le texte des *Aphorismes* n'a en vue que le plaisir du malade pour justifier le choix d'une thérapeutique un peu moins bonne, mais plus agréable, Galien dans son commentaire des *Aphorismes* prend soin de justifier ce choix non seulement par le plaisir du malade,

[27] Hp. *Aph.* 2, 38, IV p. 480, 17 sq. Littré (= p. 116,26-118,2 Jones). Sur ce rapprochement, voir P. Manuli, «Lo stile del commento...», 474: «Si crea così una coesione fra le due citazioni sulla base di una concordanza supposta e non dimostrata del senso globale, non di quello letterale».

[28] XVII 2, p. 136, 12 sq. Kühn (= p. 198, 21 sq. Wenkebach-Pfaff).

mais aussi par son intérêt. «Ce n'est pas seulement à cause du plaisir du malade qu'il faut le faire, déclare Galien, mais aussi dans la pensée que cela lui sera plus utile (ὠφελιμώτερον)»[29]. Et il donne ensuite la raison médicale de son affirmation: l'aliment moins bon mais plus agréable sera digéré plus facilement. Galien donne donc un fondement supplémentaire et positif au conseil hippocratique sur la gracieuseté en transformant en bienfait ce qui n'était probablement dans le texte hippocratique qu'un moindre mal; et de ce fait, il rend la proposition hippocratique parfaitement conforme à la finalité positive de l'art selon Hippocrate, à savoir être utile. On pourrait dire que Galien, dans sa lecture d'Hippocrate, sauve Hippocrate par Hippocrate. Ce que l'on pourrait appeler ici une surinterprétation du texte des *Aphorismes* s'observe également pour le texte des gracieusetés proprement dit tiré d'*Épidémies VI*. Car les gracieusetés accordées par les meilleurs médecins aux malades sont justifiées là encore par l'intérêt du malade (χρησίμως)[30]. Sans doute Galien ne peut-il pas démontrer cet intérêt comme dans le cas des *Aphorismes* par des raisons physiologiques; car le fait de donner la veille une boisson ou une nourriture qu'il vaudrait mieux donner le lendemain ne peut plus se justifier directement par l'intérêt de la santé du malade. Mais Galien récupère cette notion d'intérêt du malade par le détour d'une explication psychologique (et non plus physiologique). Les concessions faites par le bon médecin ne se justifient que dans la mesure où elles permettront d'obtenir des malades une plus grande docilité pour le reste du traitement; et par conséquent de telles gracieusetés, si elles ne causent pas un grand tort, serviront en définitive l'intérêt du malade puisqu'elles faciliteront l'application de ce qui sera l'essentiel du traitement.

[29] GAL. *Commentaire aux Aphorismes* 2, 38, XVII 2, p.537 Kühn; cf. la reprise de cette explication dans le commentaire qu'il donne à nouveau du passage des *Aphorismes* dans *Épidémies VI* (XVII 2, p. 135 sq. Kühn = p. 198, 11-13 Wenkebach-Pfaff).

[30] XVII 2, p. 136, 14 Kühn = p. 198, 23 Wenkebach-Pfaff: «Mais (la gracieuseté) indiquée dans les *Aphorismes* et les (gracieusetés) exposées maintenant (*sc.* dans *Épidémies VI*), c'est pour l'utilité des malades (χρησίμως) que les meilleurs médecins les concèdent».

Dans l'esprit de Galien, ce type de gracieusetés est l'occasion d'une négociation serrée entre le médecin et le malade: le médecin ne fera de légères concessions que si le malade promet d'obéir pour le reste du traitement[31]. Galien limite donc sérieusement la portée des gracieusetés du texte hippocratique au nom de l'idéal hippocratique[32]. Galien apparaît donc ici comme plus hippocratique qu'Hippocrate.

Mais il arrive parfois que Galien ne puisse pas être d'accord avec un conseil hippocratique. C'est le cas dans le fameux passage d'*Épidémies VI* sur la tromperie. Voici la recommandation telle qu'elle est formulée chez Hippocrate: «Si l'oreille est douloureuse, enroulez de la laine autour du doigt, versez de l'huile chaude, puis ayant placé la laine dans la paume de la main, placez-la sous l'oreille afin que le malade croie qu'il lui sort quelque chose; ensuite jetez-la dans le feu, par tromperie (ἀπάτη)»[33]. Galien ne peut pas accepter qu'Hippocrate ait pu conseiller la tromperie, fût-ce pour soulager la douleur du malade. Aussi, pour sauver Hippocrate, la seule solution consiste ici à contester l'attribution de cette recommandation à Hippocrate. Galien termine, de fait, son commentaire en disant: «Mieux vaut supposer que cette phrase n'est pas d'Hippocrate». Philologiquement parlant, Galien peut, sans doute, s'appuyer sur un commentateur autorisé, Dioscoride (1er siècle après J.-C.), qui tout en recopiant le passage l'a condamné par un obèle. Mais la solution philologique adoptée par Galien n'est que la traduction d'une exigence

[31] Sur l'importance du thème de l'obéissance du malade chez Galien, voir H.F.J. HORSTMANSHOFF, «Galen and his patients», in *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context*, ed. by Ph.J. VAN DER EIJK, H.F.J. HORSTMANSHOFF, P.H. SCHRIJVERS (Amsterdam 1995), I 83-99 (95).

[32] Il les limite aussi au nom de la vérité: avant de concéder les gracieusetés aux malades, le médecin devra leur annoncer par avance qu'ils subiront du dommage (XVII 2, p. 142, 8 Kühn = p. 201, 23 sq. Wenkebach-Pfaff: προλέγοντα μὲν ὅτι βλαβήσονται).

[33] HP. *Epid.* 6, 5, 7, V p. 318, 1-4 Littré (= p. 110, 5-8 Manetti-Roselli); GAL. *Commentaire aux Épidémies VI* 5, 13, XVII 2, p. 266-269 Kühn = p. 282,7-284,6 Wenkebach-Pfaff.

éthique. Galien, pour qui le médecin est un compagnon de la vérité[34], ne peut accepter le mensonge délibéré comme moyen thérapeutique et ne peut pas, par conséquent, accepter que son modèle éthique, Hippocrate, puisse le recommander. On peut s'écarter légèrement de la vérité dans l'exercice de la médecine; mais on ne peut pas tourner le dos à la vérité. Cette fois Galien, pour sauver Hippocrate, est obligé de l'amputer.

La question de la vérité ou du mensonge dans les relations entre médecin et malade est abordée par Galien dans un autre passage du commentaire des *Épidémies VI* relatif aux discours du malade[35]. À l'occasion de la simple note d'*Épidémies VI* «les discours que tient le malade» (ἃ διηγεῖται), Galien greffe un problème éthique, celui de savoir s'il faut ou non annoncer la vérité du diagnostic et du pronostic au malade. Voici le commentaire de Galien:

> «Les malades ont l'habitude de tenir bien des discours (διηγεῖσθαι) qui peuvent donner des indications sur l'état d'esprit du malade, de sorte que, si nous ne le connaissions pas auparavant, comprenant d'après ses discours eux-mêmes quel il est, nous puissions nous comporter avec lui de la façon suivante: si tu reconnais que tel individu est sensé et que, de plus, il n'est pas craintif (δειλόν), tu t'efforceras de dire la vérité (ἀληθεύειν), sans rien minimiser de ce qui doit se produire au cours de la maladie; mais si tu reconnais qu'il n'est pas sensé et qu'il est craintif, tu t'efforceras de dire tout ce grâce à quoi il sera plus courageux (εὐθυμότερος) sans toutefois faire de grands mensonges (μηδὲν μέγα ψεύδεσθαι); et si à l'occasion tu es contraint à cause de la lâcheté (δειλίαν) extrême du malade de lui annoncer un salut assuré, du moins dis la vérité (τἀληθῆ) en sortant à ceux qui prennent soin de lui. Essaie aussi quand tu t'adresses aux malades eux-mêmes, même s'ils sont extrêmement craintifs (δειλοί), de ne pas annoncer le salut comme ceux qui sont portés au mensonge (ψευδόμενοι) sans ajouter que toi tu seras le commencement de ce salut à condition que lui accomplisse tout convenablement et qu'il obéisse aux ordres des médecins. De la sorte, il ne se découragera pas et toi tu diras souvent la vérité (ἀληθεύσεις)».

[34] Voir *infra*, p. 236.

[35] Hp. *Epid.* 6, 2, 24, V p. 290, 4-6 Littré; Gal. *Commentaire aux Épidémies VI*, XVII 1, p. 994-995 Kühn = p. 115,25-116,7 Wenkebach-Pfaff.

Grâce à ce commentaire du texte hippocratique, on constate d'abord l'importance que revêt la dimension éthique dans la pratique médicale selon le médecin de Pergame, puisqu'il l'insère dans le commentaire d'un modèle où elle était absente. On constate ensuite que ce qui est le fondement de cette éthique galénique, c'est l'exigence de vérité, exigence qui ne paraît pas être primordiale dans les textes hippocratiques; ou du moins on observe un décalage que l'on pourrait rendre sensible par la comparaison de l'emploi d'un même terme chez Hippocrate et chez Galien. Dans ce passage du commentaire de Galien on note par deux fois l'emploi du verbe ἀληθεύειν qui signifie «dire la vérité» au malade sur sa maladie. Or ce verbe, beaucoup plus rare chez Hippocrate (trois emplois en tout dans les traités anciens), est employé deux fois dans le *Pronostic*[36] et une fois dans le *Prorrhétique* 2[37]. L'emploi est, certes, comparable dans la mesure où il s'agit pour le médecin de dire le vrai sur le cours de la maladie comme chez Galien; mais la problématique est très différente: le problème, dans les deux traités hippocratiques, n'est pas d'ordre éthique comme chez Galien, mais d'ordre scientifique. Dire le vrai pour l'auteur hippocratique du *Pronostic* comme pour celui du *Prorrhétique* 2[38], c'est faire un pronostic exact. Il y a donc une différence en réalité essentielle sur le sens du terme: chez Hippocrate il signifie «dire le vrai» au sens de «ne pas commettre d'erreur», chez Galien «dire la vérité» au sens de «ne pas commettre de mensonge». L'exigence de vérité, chez Galien, est donc au cœur du dialogue entre le médecin et le malade. Il faut la respecter dans toute la mesure du possible. Mais la morale est une exigence qui doit se réaliser dans la pratique. Et la pratique entraîne parfois des

[36] Hp. *Prog.* 15, II p. 150, 14 sq. Littré (= p. 213, 14 Alexanderson); 25, II p. 190, 2 sq. Littré (= p. 231, 3 Alexanderson).

[37] Hp. *Prorrh.* 2, 1, IX p. 6, 14 Littré.

[38] Les deux traités peuvent être l'œuvre du même auteur; voir J. Jouanna, «Place des *Épidémies* dans la *Collection hippocratique*: le critère de la terminologie», in *Die hippokratischen Epidemien*, hrsg. von G. Baader & R. Winau, in *Sudhoffs Archiv*, Beiheft 27 (Stuttgart 1989), 69 sq. On peut ajouter cet emploi d'ἀληθεύειν aux exemples que j'ai donnés pour montrer les liens entre les deux traités.

écarts par rapport à l'idéal, comme dans le cas des gracieusetés. Car le médecin, tout en s'efforçant de rester fidèle à son idéal éthique de vérité, doit composer parfois avec la personnalité du malade; mais ici le médecin doit tenir compte non plus des désirs du malade comme dans le cas des gracieusetés, mais de ses sentiments, qui relèvent du θυμός. C'est, en effet, quand le malade est craintif (δειλόν) que le médecin est contraint parfois de s'écarter de son idéal de vérité pour que le malade retrouve du courage (εὐθυμότερος). Toutefois Galien multiplie les précautions pour limiter et justifier de tels écarts. Même si le malade est craintif, le médecin ne doit pas mentir beaucoup; et si le malade est extrêmement craintif et que le médecin soit contraint de lui annoncer une guérison certaine, le médecin doit dire la vérité à l'entourage du malade en sortant. De plus, comme dans le cas des gracieusetés, le médecin doit obtenir en compensation du malade l'obéissance aux prescriptions. La position de Galien sur la question de savoir s'il faut ou non dire la vérité au malade est donc tout à fait comparable à celle qu'il a vis-à-vis des gracieusetés.

On peut conclure maintenant sur cette première forme de la lecture de l'éthique hippocratique par Galien, à savoir sa lecture dans les *Commentaires*. Par delà la diversité des questions éthiques concernant la finalité de l'art et les relations du médecin et du malade et par delà la fragmentation des questions dues au genre du commentaire, la cohérence de l'attitude éthique de Galien se dévoile donc: condamnation implacable des écarts par rapport à l'idéal de mesure et de vérité qui seraient motivés par l'intérêt du médecin et non par celui du malade, acceptation avec beaucoup de réserve des écarts par rapport à cet idéal qui s'expliquent par le souci de faire plaisir au malade (gracieusetés) ou de le réconforter (problème de la vérité), mais à une double condition: d'une part que ces écarts ne nuisent pas trop au malade et, de l'autre, que ces écarts soient accompagnés d'une compensation qui sera utile au malade, à savoir l'obéissance du malade au médecin. En définitive, Galien insère dans l'éthique hippocratique, dont la finalité consiste à être utile ou à ne pas nuire au malade,

un souci de la vérité que l'on pourrait dire plutôt platonicien qu'hippocratique[39]. Les écarts par rapport à la vérité ne peuvent se justifier que s'ils servent en définitive directement ou indirectement l'intérêt du malade.

*

Galien ne s'est pas contenté de commenter les traités hippocratiques; il a présenté dans un petit ouvrage de synthèse, intitulé *Que l'excellent médecin est aussi philosophe,* le portrait du médecin idéal en prenant comme modèle Hippocrate. Ce petit ouvrage est rattaché par Galien lui-même dans sa bibliographie à Hippocrate. Il dit en effet: «À Hippocrate se rattache aussi un autre petit livre dans lequel je montre que l'excellent médecin doit être aussi tout à fait philosophe»[40]. On a situé avec vraisemblance cet opuscule dans la dernière partie de la production de Galien, en le mettant en rapport avec les derniers commentaires de Galien à Hippocrate, les commentaires à la *Nature de l'homme* et à *Airs, eaux, lieux*[41]. C'est cet ouvrage qui va servir de trame à notre seconde partie pour analyser comment

[39] Sur le platonisme de Galien, voir Ph. DE LACY, «Galen's Platonism», in *AJPh* 93 (1972), 27-39. Sur ce problème éthique de la vérité à dire ou à ne pas dire au malade, Galien est en opposition avec le traité déontologique récent de la *Bienséance* (*Decent.*) 16 (IX p. 242, 5-8 Littré = p. 29, 17-19 Heiberg), qui déclare: «Il ne faut rien révéler aux malades de ce qui arrivera ou de ce qui les menace; car bien des malades ont été poussés au mauvais parti par la prédiction proférée de ce qui les menaçait ou devait arriver».

[40] GAL. *Libr.propr.* 6, p. 114, 2-5 Mueller.

[41] Voir E. WENKEBACH, «Der hippokratische Arzt als das Ideal Galens», in *Quellen und Studien zur Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin*, Bd 3, Heft 4 (1932-1933), 155[363]- 175[383], notamment 160[368], où l'auteur s'appuie sur les nombreuses allusions au traité des *Airs, eaux, lieux* contenues dans l'opuscule pour le situer après la rédaction du *Commentaire à Airs, eaux, lieux* qui clôt la production de Galien commentateur d'Hippocrate: «So liegt die Vermutung nahe, dass Galen den Aufsatz nach dem Abschlusse seiner Hippokrateskommentare erscheint, also im letzten Jahrzehnt seines Lebens in Rom verfasst hat». J. ILBERG dans son article sur la chronologie des commentaires d'Hippocrate (in *RhM* 44, 1889, 207-239) ne parle pas de l'opuscule. Cf. aussi H. DILLER, «Zur Hippokratesauffassung des Galen», in *Hermes* 68 (1933), 167-181, notamment 180: «Jedenfalls weist die zentrale Stellung, die in diesem Hippokratesbild

s'organisent, dans l'image du médecin idéal tracé par Galien à partir de la vie et de l'œuvre d'Hippocrate, les concepts fondamentaux de l'éthique médicale[42].

Rappelons d'abord le problème qui ouvre le traité. Galien part d'une constatation qui lui paraît étonnante, à savoir le contraste qu'il observe chez la majorité des médecins de son temps entre l'admiration qu'ils ont pour Hippocrate, considéré comme le premier de tous les médecins, et l'incapacité dans laquelle ils sont de l'imiter, eux qui font en réalité tout le contraire de ce qu'Hippocrate recommande. Galien se propose d'en rechercher la cause. En d'autres termes, qu'est-ce qui explique l'infériorité des médecins modernes par rapport à celui qui est le premier des Anciens (dans les deux sens du terme, par le temps et par le rang)? Galien s'appuie, dans sa recherche de cette cause, sur une analyse générale des causes du succès et de l'échec, non seulement en médecine, mais aussi dans toutes les activités de l'homme, qu'elles soient intellectuelles ou corporelles, puisque Galien éclaire son analyse par l'exemple des athlètes. Selon lui, les causes du succès et de l'échec sont au nombre de deux (cap. 2):

> «Je trouve, dit-il, que tous les succès arrivent chez les hommes par la volonté et par la capacité (βουλήσει τε καὶ δυνάμει); pour celui qui est dépourvu de l'une de ces deux qualités, il est nécessaire qu'il manque aussi le but»[43].

Cette distinction entre ces deux qualités est vraiment fondamentale dans la suite de la recherche, car l'infériorité des médecins modernes par rapport à Hippocrate peut s'expliquer

die Schriften π. φύσιος ἀνθρώπου und π. ἀέρων einnehmen, auf die späte Zeit Galens, mit dem terminus ante, daß die Schrift noch in Galens Übersicht über seine Werke erscheint (scr.min. II 114, 2 ff.), wo ausdrücklich ihr geringer Umfang und ihre Beziehung auf Hippokrates erwähnt wird. Terminus post wären der Kommentar zu π. φύσιος ἀνθρώπου und wahrscheinlich der zu π. ἀέρων, die beide ungefähr gleichzeitig und zwar spät abgefaßt wurden».

[42] Pour le texte grec du traité, voir outre l'édition de I. MUELLER dans les *Scripta minora* II (Leipzig 1891), 1-8, celle de E. WENKEBACH dans l'article cité à la note précédente, 170[378]-175[383]; voir aussi la traduction arabe, traduite en allemand dans P. BACHMANN (1965). Traduction française de Ch. DAREMBERG dans Galien. *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales* I (Paris 1854), 1-7.

[43] P. 3, 6-8 Mueller (= p. 171, 21 sq. Wenkebach).

théoriquement soit par l'absence chez les modernes de ces deux qualités à la fois, soit par l'absence de l'une d'entre elles seulement. Or selon Galien, il n'y a pas de raison pour que les médecins soient inférieurs à Hippocrate dans le domaine de la capacité (δυνάμει). Voici en effet ce qu'il dit (cap. 2):

> «L'idée qu'aucun (des modernes) ne possède par nature une capacité intellectuelle (δύναμιν... ψυχικήν) apte à recevoir un art aussi ami de l'homme ne me paraît pas avoir un fondement raisonnable, étant donné que le monde est le même aujourd'hui qu'hier, que l'ordre des saisons n'a pas changé, que le circuit du soleil n'est pas modifié et qu'aucun autre astre, fixe ou errant, n'a subi quelque changement que ce soit»[44].

Dans cette phrase, on perçoit clairement ce que Galien entend par δύναμις et la raison pour laquelle la δύναμις ne doit pas manquer aux modernes. La δύναμις est la capacité naturelle; dans le cas de l'athlète, c'est la capacité naturelle du corps et dans le cas du médecin, la capacité naturelle de l'esprit. C'est, dans le cas du médecin, la capacité naturelle de l'intelligence qui permet d'acquérir le savoir médical et aussi de le découvrir. Comme c'est une qualité naturelle et que l'ordre de la nature n'a pas changé, il n'y a aucune raison de penser que cette capacité naturelle s'est dégradée. Depuis Hippocrate jusqu'aux temps modernes, la nature est restée un élément stable; le déclin historique n'est pas dû à la nature qui reste un invariant. Bien au contraire, si le succès ne dépendait que de la capacité naturelle, il devrait y avoir progrès d'Hippocrate aux médecins modernes. Car, à capacité naturelle égale, les modernes bénéficient d'un avantage par rapport à Hippocrate. C'est l'acquis des découvertes qu'il a mis longtemps à découvrir dans sa vie et que les modernes peuvent s'approprier rapidement, ce qui leur laisse plus de temps pour faire eux-mêmes d'autres découvertes. À considérer la seule δύναμις, il devrait donc y avoir un progrès de l'art médical depuis Hippocrate jusqu'aux modernes, et non un déclin. Il ne reste donc, comme cause possible de ce déclin,

[44] P. 3,18-4,2 Mueller (= p. 172, 6-11 Wenkebach).

que la βούλησις. Mais Galien, qui procède à l'analyse par la méthode de la diérèse, voit deux manifestations ou deux causes de cette infériorité des modernes dans le domaine de la βούλησις: d'une part le mauvais régime des modernes et d'autre part leur passion de l'argent. Voici en effet ce que Galien dit (cap. 2):

> «Il est donc raisonnable de penser que c'est à cause du mauvais régime (διὰ μοχθηρὰν τροφήν) que suivent les hommes de maintenant et à cause de la préférence accordée à la richesse sur la vertu (διὰ τὸ τὸν πλοῦτον ἀρετῆς εἶναι τιμιώτερον) qu'il n'existe aucun homme semblable à Phidias chez les sculpteurs, à Apelle chez les peintres et à Hippocrate chez les médecins»[45].

Il est donc clair que la décadence de l'art médical d'Hippocrate aux modernes, comme du reste la décadence dans les autres arts tels que la peinture ou la sculpture, s'explique par ce qui relève de la morale. Et Galien va développer en chiasme chacun de ces deux aspects de la décadence de la βούλησις.

D'abord l'amour de l'argent. Galien voit un antagonisme entre l'amour de l'argent et la pratique de l'art de la médecine. Il dit en effet (cap. 2):

> «Car il n'est certes pas possible de rechercher l'argent et de pratiquer en même temps un art aussi grand (que la médecine), mais il est inéluctable que celui qui se lance avec une intense ardeur vers l'une de ces deux activités néglige l'autre»[46].

Et pour dresser le portrait du médecin idéal qui s'en tiendra à la limite naturelle de la richesse, c'est-à-dire à celle qui permet de subvenir aux besoins nécessaires, Galien fait référence à la vie d'Hippocrate qui lui sert de modèle (cap. 3):

> «Et assurément s'il existe un tel médecin, il méprisera Artaxerxès, Perdiccas; et quant à l'un, il ne saurait même pas venir un jour à sa vue, tandis que l'autre il le soignera sans doute s'il souffre d'une maladie qui a besoin de l'art d'Hippocrate, mais n'estimera pas bon de rester continuellement auprès de lui et soignera les pauvres de Cranon, de Thasos et des autres cités»[47].

[45] P. 4, 3-7 Mueller (= p. 172,11-14 Wenkebach).
[46] P. 4, 18-21 Mueller (= p. 172,22-173,1 Wenkebach).
[47] P. 5, 6-12 Mueller (= p. 173,6-10 Wenkebach).

Cette présentation d'un Hippocrate méprisant l'argent et médecin des pauvres, qui s'appuie non seulement sur les données biographiques mais aussi sur l'œuvre elle-même, est évidemment une reconstruction. La part de reconstruction se laisse facilement mesurer quand Galien tire l'image d'Hippocrate de son œuvre elle-même. C'est dans les *Épidémies* qu'il est fait allusion à des malades de Cranon ou de Thasos. Sans doute ces malades peuvent être des esclaves, mais rien n'indique que les médecins soignaient de préférence les pauvres: on ne rencontre jamais le mot πένης, 'pauvre', dans les *Épidémies* pour caractériser les malades soignés par les médecins hippocratiques, qu'ils soient de Cranon, de Thasos ou d'ailleurs[48]. Par un décalage tout à fait significatif dans le vocabulaire, Galien modèle l'image d'Hippocrate selon les besoins de sa démonstration. Du reste, Galien passe sous silence ce qu'il savait très bien par le *Protagoras* de Platon, à savoir qu'Hippocrate, comme du reste Phidias ou Polyclète, enseignait son art moyennant une rémunération[49].

On signalera enfin, pour en terminer avec l'image galénique d'un Hippocrate plein de mépris pour l'argent, qu'elle n'est pas en désaccord avec ce que les écrits déontologiques récents de la *Collection hippocratique* recommandent. En effet un rapprochement a été fait depuis longtemps (par exemple Daremberg en 1854) avec le traité des *Préceptes,* où l'auteur fait les recommandations suivantes au médecin concernant les honoraires: «Quant au salaire, on n'y songera qu'avec le désir qui va à la recherche de l'instruction. Je recommande de ne pas pousser trop loin l'âpreté, et d'avoir égard à la fortune et aux ressources; même vous donnerez des soins gratuits, rappelant ou le souvenir passé d'une obligation ou le motif actuel de la réputation» (trad. Littré)[50]. Mais Galien ne connaît pas ce texte ou ne le reconnaît pas comme authentique.

[48] Cranon est cité dans le groupe *Epid.* 2-4-6 (1 fois dans *Epid.* 2, 2 fois dans *Epid.* 4, et 2 fois dans *Epid.* 6). Thasos est cité surtout dans le groupe *Epid.* 1-3 (5 fois dans *Epid.* 1, 6 fois dans *Epid.* 3); on le rencontre aussi 2 fois dans *Epid.* 6 et 1 fois dans *Epid.* 7.

[49] PLAT. *Prot.* 311 b-c.

[50] HP. *Praec.* 6, IX p. 258, 5-8 Littré.

Telle est donc la première condition éthique nécessaire pour être un véritable médecin, le mépris de l'argent que Galien trouve déjà chez Hippocrate. Or c'est l'amour de l'argent qui caractérise souvent les médecins modernes, eux qui, selon Galien, méritent plus le nom de «vendeurs de drogues» que de «médecins». Cette diatribe contre les médecins qui sont avides d'argent est un thème fréquent chez Galien. Par exemple, dans la *Méthode thérapeutique,* on a le cas tout à fait paradoxal des riches qui sont moins bien soignés que les pauvres dans le cas de pléthore, en partie parce que les médecins des riches espèrent grossir leurs honoraires par des soins quotidiens qui font, en réalité, plus de mal que de bien[51].

Venons-en au second défaut par lequel Galien explique dans son traité sur l'*Excellent médecin* l'infériorité des médecins modernes par rapport à Hippocrate, à savoir le mauvais régime. Ce que Galien entend par là, c'est l'ivresse, la bonne chère, et l'amour. Mais il faut bien comprendre la raison d'être de cette condamnation morale. Si la condamnation de l'amour de l'argent s'explique par la volonté de préserver l'intérêt du malade, la condamnation d'une vie déréglée s'explique, elle, par la volonté de préserver la compétence du médecin; car, pour Galien, une vie déréglée est incompatible avec l'amour de l'effort nécessaire à l'acquisition de toute compétence[52]. Voici la phrase capitale du traité définissant le véritable médecin où l'exigence éthique double (mépris de l'argent d'un côté, et de l'autre amour du travail et tempérance) est intimement liée à l'exigence de vérité:

> «Il est nécessaire que le médecin qui sera tel [*sc.* comme Hippocrate] non seulement méprise les richesses (χρημάτων καταφρονεῖν) mais aussi soit au dernier degré amoureux du travail (φιλόπονον

[51] GAL. *Meth.med.* XI 15 (X p. 783, 8 sqq. Kühn).

[52] Une vie déréglée est aussi contraire à la préservation de la compétence acquise; comparer *De optimo medico cognoscendo* 9, 18, p. 113, 8-11 Iskandar: «I think that even a man with the knowledge and insight of Hippocrates would have quickly forgotten all his knowledge if he had been distracted by good food, abundant wine, frequent travels, hanging about the doorsteps of the rich, and other distractions, all of which are useless for medicine».

ἐσχάτως). Or, il n'est pas possible d'être amoureux du travail, quand on s'enivre, quand on se remplit d'aliments ou quand on s'adonne à l'amour ou quand, pour le dire en un mot, on est esclave de son sexe et de son ventre. Le véritable médecin se révèle donc être un ami de la tempérance (σωφροσύνης ... φίλος) comme aussi un compagnon de la vérité (ἀληθείας ἑταῖρος)»[53].

Pour la seconde qualité morale du médecin idéal (amour du travail) comme pour la première (mépris de l'argent), Hippocrate est donné comme modèle. Ce qui prouve cet amour de l'effort dans la vie d'Hippocrate, c'est le fait qu'il ait quitté son île natale pour parcourir les cités de la Grèce en vue de vérifier par l'expérience ce qu'il avait appris par l'enseignement[54]. Galien s'appuie sur la connaissance de l'œuvre d'Hippocrate, en l'occurrence le traité des *Airs, eaux, lieux*, pour en déduire les qualités morales de son auteur. Cet éloge de l'amour de l'effort, Galien a pu le trouver aussi dans l'un des deux traités déontologiques de la *Collection hippocratique* qu'il connaissait, la *Loi*. En effet, la φιλοπονίη est une des qualités requises pour être bon médecin, en plus de la nature. Elle est nécessaire, comme il est dit très joliment dans le traité de la *Loi*, pour que l'enseignement soit bien implanté dans la nature et porte ses fruits. Cette qualité morale, essentielle aux yeux de Galien, est requise à tous les moments de la vie du médecin, d'abord lors de sa formation théorique, mais surtout lors de la pratique. La fréquence de l'emploi du terme φιλόπονος dans l'œuvre de Galien (presque une centaine de fois) donne la mesure de l'importance du thème, car il apparaît souvent pour qualifier le médecin. Dans la *Constitution de l'art médical à Patrophile*, le goût de l'effort est l'une des sept conditions nécessaires pour la découverte du vrai; c'est la quatrième condition énoncée: «En quatrième lieu, dit Galien,

[53] P. 6, 4-10 Mueller (= p. 173, 10-22 Wenkebach).

[54] P. 5,12- 6,6 Mueller (= p. 173, 20-25 Wenkebach). Galien fait allusion dans un autre traité à un autre épisode célèbre de la vie d'Hippocrate, la guérison d'une peste (*Ad Pisonem de theriaca liber* 16, XIV p. 281, 8-18 Kühn); mais l'admiration de Galien pour Hippocrate dans ce passage ne vient pas de ses qualités morales, mais de la justesse de son traitement.

être soi-même très amoureux de l'effort pour ne pratiquer jour et nuit que les savoirs»[55]. Mais alors que dans sa *Constitution de l'art médical à Patrophile* Galien énumère toutes les conditions du succès dans la recherche de la vérité sur le même plan, il structure beaucoup mieux les conditions nécessaires pour être un véritable médecin dans son opuscule sur l'*Excellent médecin*. Il le fait avec l'idée que le véritable médecin, pour apprendre son art et le pratiquer, couvre en définitive les trois parties de la philosophie, à savoir la logique, la physique et l'éthique (τό τε λογικὸν καὶ τὸ φυσικὸν καὶ τὸ ἠθικόν). Ce qui relève de la logique est l'étude de la méthode logique; ce qui relève de la physique est l'étude de la nature du corps à tous ses niveaux[56]; et ce qui relève de l'éthique, et qui nous intéresse tout particulièrement aujourd'hui dans la perspective de l'éthique médicale, est justement ce que Galien avait appelé au début du traité la βούλησις, «la volonté», et qui se décompose dans la suite du traité en deux branches, d'une part le mépris de l'argent et d'autre part ce qui est présenté tantôt comme l'amour de l'effort et tantôt comme la pratique de la sagesse. Ces deux vertus, ajoute Galien, entraînent nécessairement toutes les autres. Il devient clair que cette vision idéale du médecin, bien qu'elle soit constamment rattachée au modèle hippocratique et que le médecin véritable apparaisse comme une réincarnation d'Hippocrate, est en réalité recomposée et structurée à l'aide d'une conception de la philosophie comprenant trois parties, qui est postérieure à Hippocrate et qui était devenue, par l'intermédiaire du stoïcisme[57], une sorte de lieu commun au temps de Galien. Dans la mesure où le médecin doit être un philosophe,

[55] *De constitutione artis medicae ad Patrophilum liber* 6, I p. 244, 13-15 Kühn.

[56] Sur la philosophie de la nature chez Galien, voir P. MORAUX, «Galien comme philosophe: la philosophie de la nature», in *Galen. Problems and Prospects*, ed. by V. NUTTON, The Wellcome Institute for the History of Medicine (London 1981), 87-116.

[57] Cette division en trois parties de la philosophie existait déjà chez le fondateur du stoïcisme, Zénon de Citium (333-262): voir DIOG.LAERT. 7, 39 et 40 et CIC. *fin.* 4, 4 (= *SVF* 45, I p. 15 Von Arnim).

on pourrait être tenté de rapprocher une fois encore ce thème galénique d'un traité déontologique de la *Collection hippocratique*, où l'on retrouve le thème du médecin philosophe. C'est le traité de la *Bienséance*, où il est dit qu'il faut allier la médecine à la philosophie et que le médecin philosophe est égal à un dieu. Mais ce que Galien entend par philosophie est plus structuré: alors que l'auteur de *Bienséance* énumère sans ordre et sur le même plan des qualités que nous dirions morales et intellectuelles[58], Galien organise les qualités du médecin idéal dans les trois domaines de la philosophie. L'armature conceptuelle d'une philosophie postérieure à Hippocrate structure chez Galien ce qui n'est pas organisé dans le traité hippocratique récent et qui est, de ce fait, plus proche de la mentalité hippocratique ancienne.

Dans cette vision du médecin idéal donnée de façon synthétique par l'opuscule sur l'*Excellent médecin,* on pourra s'étonner de ne pas trouver une réflexion aussi approfondie que dans les *Commentaires* sur les relations du médecin et du malade. C'est surtout le portrait du médecin idéal qui est fait. Bien évidemment, l'attention du médecin au malade est implicite dans le thème du mépris de l'argent chez le médecin qui soigne les pauvres. Mais il y a aussi un autre terme dans cet opuscule qui définit de façon positive, quoique en passant, la relation du médecin au malade, c'est celui de φιλάνθρωπος. L'art de la médecine y est qualifié une fois de τέχνη οὕτω φιλάνθρωπος, «un art aussi ami de l'homme»[59]. Ce qualificatif n'est pas mis en relation dans cet opuscule avec Hippocrate; mais le rapprochement avec une autre œuvre de Galien confirmera que Galien voyait bien dans Hippocrate le modèle du médecin φιλάνθρωπος.

[58] *Decent.* 5, IX p. 232,11-234,1 Littré (= p. 27,4-7 Heiberg).

[59] Cap. 2, p. 3, 19 sq. Mueller (= p. 172,7 sq. Wenkebach). Sur les relations de la médecine et de la 'philanthropie', voir K. DEICHGRÄBER, *Professio medici. Zum Vorwort des Scribonius Largus*, Abh. Akad. Mainz, Geistes- u. Sozialwiss. Klasse, 1950, 9; L. EDELSTEIN, «The Professional Ethics of the Greek Physician», in *BHM* 30 (1956), 391-419; D. GOUREVITCH, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin* (Rome 1984), 281-284.

En effet dans le livre 9, 5, 1 sqq. de son traité sur *Les dogmes d'Hippocrate et de Platon*[60], Galien rappelle, après Platon dans la *République*, que le but de l'art est l'intérêt de celui pour lequel il est exercé et non de celui qui l'exerce. Ainsi, le but de la médecine est la santé du malade. Mais, ajoute Galien, les médecins ne tendent pas tous vers ce but avec la même motivation. Il y a ceux qui agissent par amour de l'argent ou amour de la gloire, et ceux qui agissent par amour des hommes (διὰ φιλανθρωπίαν). Galien, pour illustrer son propos, cite des noms. Ce sont les modernes qui agissent selon l'amour de l'argent et de la gloire, tel l'empirique Ménodote, alors que la majorité des anciens «soignaient les hommes par amour des hommes» (διὰ φιλανθρωπίαν ἐθεράπευον τοὺς ἀνθρώπους); et parmi les anciens Galien cite trois noms: Dioclès, Hippocrate et Empédocle. Hippocrate apparaît donc bien, chez Galien, comme le modèle des médecins qui soignent les hommes par amour des hommes et non par amour de l'argent ou de la réputation[61]. Cette vision est, sans aucun doute, ici encore une reconstruction. Car, les termes φιλανθρωπία et φιλάνθρωπος n'apparaissent pas dans les écrits anciens de la *Collection hippocratique*[62]. Certes, ces termes sont employés dans deux des trois traités déontologiques récents de la *Collection hippocratique*: dans les *Préceptes,* où la φιλανθρωπίη est opposée comme chez Galien à l'amour de l'argent et est rattachée à une conception authentique de l'art avec la formule célèbre: «Là où il y a amour des hommes, il y a aussi amour de l'art»[63]; et dans le *Médecin,* où le médecin idéal est qualifié par les deux adjectifs σεμνὸς καὶ φιλάνθρωπος, que l'on

[60] V p. 750-751 Kühn = p. 564, 10 sqq. De Lacy.

[61] L. EDELSTEIN, «The Professional Ethics of the Greek Physician...», 408, tire de ce passage la conclusion que, selon Galien, «philanthropy is not indissolubly joined with the practice of medicine». Il n'est pas possible d'adhérer à une telle conclusion. La philanthropie, dans la mesure où elle est la face positive correspondant au mépris de l'argent, est une composante éthique nécessaire du véritable médecin selon Galien, comme l'amour de l'effort est la face positive correspondant au mépris d'une vie dissolue.

[62] La remarque a déjà été faite par D. GOUREVITCH, *Le triangle hippocratique...*, 282, dans son développement sur «La philanthropie, concept nouveau».

[63] HP. *Praec.* 6, IX p. 258,10 Littré.

trouve aussi sous la plume de Galien[64]. Mais la vision de Galien ne vient probablement pas de la lecture des traités déontologiques récents qu'il ne devait pas connaître ou ne jugeait pas authentiques.

Pour mesurer, en définitive, l'importance de la dimension éthique dans la médecine selon Galien et le rôle que joue Hippocrate dans sa réflexion éthique, il faut prêter attention à la conclusion du traité sur l'*Excellent médecin*:

> «Nous devons philosopher d'abord, si nous sommes véritablement les zélateurs d'Hippocrate; et si nous le faisons, rien n'empêche que nous devenions non seulement analogues à lui, mais même meilleurs que lui, en apprenant ce qui a été bien écrit par lui et en découvrant nous-mêmes ce qui restait à découvrir».

De cette conclusion, il ressort d'abord que Galien considère Hippocrate comme le véritable médecin philosophe auquel le médecin moderne doit s'efforcer de ressembler. On n'insistera pas trop sur ce qu'il peut y avoir de paradoxal dans cette vision d'Hippocrate philosophe[65]; mais on ne peut s'empêcher de remarquer que Galien, pour parvenir à cette image, se reporte à des schèmes de la philosophie postérieurs à Hippocrate et neutralise la polémique de la *Nature de l'homme* contre la philosophie, bien qu'il attribue cette polémique à Hippocrate lui-même; pour cela il la réduit à une polémique contre le monisme, polémique que Galien approuve parce que le monisme ne saurait rendre compte du mélange et du changement, et par conséquent de phénomènes biologiques aussi évidents que la douleur ou la génération[66]. Mais de cette conclusion du traité ressort non seulement la vision statique d'un homme mais aussi la vision dynamique d'un art. Galien y formule l'espoir que si les médecins modernes, malgré le caractère admirable de l'œuvre d'Hippocrate, rivalisent avec lui dans tous les domaines de la

[64] Hp. *Medic.* 1, IX p. 204,9-10 Littré.

[65] Hippocrate passe au contraire chez Celse pour le médecin qui a séparé le premier la médecine de la philosophie; voir Celse, *Préface* au *De medicina*, 8.

[66] Voir P. Moraux, «Galien comme philosophe...», 90 et n. 27.

médecine, la médecine pourra faire des progrès, en dépit de sa décadence actuelle. Or quelles sont les conditions qui manquent pour que ce progrès ait lieu? Il ne s'agit pas des conditions intellectuelles: elles existent, comme nous l'avons vu, puisque la capacité naturelle d'apprendre n'a pas changé depuis Hippocrate. Qui plus est, les modernes sont dans une situation plus favorable qu'Hippocrate lui-même dans la mesure où ils ont hérité de ses découvertes et peuvent ainsi consacrer plus de temps que lui à faire eux-mêmes des découvertes. Ce qui manque, ce sont, en fait, les conditions morales. La condition indispensable au progrès de l'art médical est un renouveau moral qui fasse disparaître le goût de l'argent, le goût du plaisir ou de la gloire et y substitue le goût du travail, le goût de la vérité et l'amour de l'humanité.

*

Telles sont les deux approches que l'on trouve chez Galien de la lecture de la morale hippocratique, soit la lecture au fil du texte dans ses *Commentaires*, soit la recomposition dans une synthèse qui prend Hippocrate comme modèle du médecin idéal aussi bien par sa vie que par ses œuvres.

On peut conclure maintenant sur la manière dont Galien a lu l'éthique hippocratique. Je ne rappellerai pas tout ce qui a été dit sur les thèmes éthiques relatifs à la finalité de l'art ou à la relation médecin-malade que Galien a trouvés dans le texte hippocratique ou qu'il a greffés sur ce texte, ni sur la problématique cohérente qu'il recrée par des rapprochements et des infléchissements, ni sur la tension entre les exigences de l'idéal et les nécessités de la pratique. Mais je voudrais souligner la dimension de la lecture que Galien considère comme ultime, c'est-à-dire l'exigence de réaliser dans les actes et d'incorporer en soi-même ce qui a été lu. La phrase de Galien la plus importante sur les niveaux de lecture d'Hippocrate se trouve, dans son opuscule sur l'*Excellent médecin*, dans sa critique contre les médecins contemporains qui, malgré leur admiration pour Hippocrate, ne le lisent pas ou le lisent mal. La voici (cap. 2):

> «C'est pourquoi j'ai cru devoir rechercher la raison pour laquelle tous les médecins, bien qu'ils admirent Hippocrate, ne lisent point ses écrits, ou ne comprennent pas ce qui est dit si par hasard ils les lisent, ou encore s'ils ont la bonne fortune de les comprendre, ne font pas suivre la théorie de la pratique, en ayant la volonté de fortifier en eux ces principes et de s'en créer une habitude»[67].

Il suffit de transformer cette phrase négative en phrase positive pour définir la façon dont Galien lit Hippocrate. Il faut lire Hippocrate, il faut le comprendre, mais il faut parfaire la théorie par la pratique pour fortifier l'enseignement hippocratique et l'incorporer en soi de telle façon qu'il devienne une seconde nature. Cela est particulièrement vrai de la lecture éthique qui n'a de valeur que par sa mise en pratique. Et l'on comprend mieux de ce fait que les commentaires éthiques à Hippocrate prennent souvent un tour personnel où Galien donne en exemple ce qu'il fait et fustige ses confrères qui n'appliquent pas dans leur métier les préceptes hippocratiques. Les deux faces de cet hippocratisme de Galien sont aussi inséparables que les deux faces de Janus. Et puisque Galien prétend avoir appliqué dans sa vie les principes éthiques d'Hippocrate, on serait tenté d'opposer, un peu facilement il est vrai, ses propres actes à ses propres paroles. De fait, il n'a pas toujours négligé l'argent dans ses soins aux malades: il reconnaît dans son *Pronostic* avoir reçu du consul Boéthus une somme de quatre cents pièces d'or pour avoir guéri sa femme d'écoulements vaginaux[68]. Et le mépris de la gloire ne peut certainement pas définir la personnalité de Galien[69].

[67] P. 2,21-3,6 Mueller = p. 171,17-21 Wenkebach. Pour l'ignorance des médecins contemporains de Galien sur Hippocrate, comparer aussi *De optimo medico cognoscendo* 5, 1, p. 69, 4-7 Iskandar: «You will find many famous physicians in our time, of whom people speak favourably, ignorant of any books in which Hippocrates mentioned these (precepts) and unaware of the reasoning behind them».

[68] GAL. *Progn.* 8, XIV p. 647,12 Kühn = p. 116,18 Nutton, avec la note p. 179 sq. relative aux honoraires des médecins à Rome (= note à P. 90,22).

[69] Voir par exemple *Progn.* 5, XIV p. 625,8-11 Kühn (= p. 94,12-15 Nutton): «... à propos de personnages de premier rang je fis des prédictions et des soins dignes de grands éloges et je jouissais d'une grande réputation auprès de tous; grand était le nom de Galien». Voir J. KOLLESCH, «Galen und seine ärztliche Kollegen», in *Das Altertum* 11 (1965), 47-53.

Mais laissons de côté cet aspect somme toute assez anecdotique, pour terminer par un rapprochement qui montrera que Galien désire être lu comme il a lu Hippocrate. On rapprochera, en effet, l'image qu'il donne d'Hippocrate dans son opuscule sur l'*Excellent médecin* de celle qu'il donne de lui-même dans son traité *Sur les lieux affectés*. Dans l'*Excellent médecin* Hippocrate, grâce à son goût de l'effort pendant une longue vie studieuse, avait fait des découvertes; ces découvertes doivent permettre aux médecins, s'ils savent lire Hippocrate, de les assimiler rapidement pour consacrer le reste de leur vie à faire progresser la science; et l'on a vu que cette lecture n'est possible que par ceux qui mettront en pratique l'éthique hippocratique. Dans *Les lieux affectés* Galien a fait aussi durant sa longue vie grâce à une intense recherche des découvertes que l'on peut acquérir facilement par la lecture de ses œuvres; mais il est une condition nécessaire, qui est d'ordre éthique. Ne peut lire Galien que le médecin qui, selon les mots mêmes de Galien, «veut être célèbre par les actions de l'art et non par les discours sophistiques»[70]; c'est une autre façon de définir le véritable médecin. Cette nouvelle définition du véritable médecin, notons-le au passage, récupère dans la sphère éthique la gloire qui est condamnée ailleurs par Galien lui-même, à condition de faire une distinction entre une mauvaise gloire due à des discours fallacieux et une bonne gloire reposant sur les «actions de l'art». Mais l'essentiel est de souligner qu'à propos de l'œuvre de Galien, comme à propos de l'œuvre d'Hippocrate, lire ne consiste pas seulement à apprendre et à comprendre, mais à agir. En définitive, la dimension éthique chez Galien n'est pas seulement nécessaire, dans la pratique de la médecine, c'est-à-dire dans les relations entre le médecin et le malade, que ce soit au moment du pronostic ou de la thérapeutique. Elle est, plus profondément, une condition nécessaire pour réaliser, grâce à la lecture

[70] GAL. *De locis affectis* 3, 4, VIII p. 146, 2-5 Kühn: «Si quelqu'un veut lui aussi être célèbre par les actions de l'art et non par les discours sophistiques, il lui est possible sans difficulté de lire les découvertes que j'ai faites au cours d'une intense recherche pendant toute ma vie».

des grands médecins phares qui ont fait des découvertes, entendez surtout Hippocrate et Galien lui-même, les progrès de l'art médical. Autrement dit, le message le plus profond de Galien sur les rapports de la morale et de la médecine est que la médecine, même en tant que science, ne peut exister et progresser sans la morale. Le bien est la condition nécessaire de la transmission et de la découverte du vrai[71].

[71] Dans une comparaison entre les législateurs et les médecins, au début de son traité *De purgantium medicamentorum facultate* 1 (XI p. 323, 1 sqq. Kühn), Galien fait un parallèle révélateur entre la montée des erreurs dans la science et la montée de la criminalité en ramenant tout cela à une cause unique, la perversité (κακία). L'absence de perversité à l'époque des anciens explique qu'Hippocrate n'avait pas à réfuter les erreurs audacieuses parce qu'elles n'existaient pas; il en est de même des législateurs anciens qui n'avaient pas à réprimer les grands crimes; mais, par suite de la montée de la perversité, les médecins modernes honorant la vérité (tels que Galien) sont obligés de combattre ces lourdes erreurs, de même que les législateurs modernes sont obligés de combattre les grands crimes.

DISCUSSION

A. Garzya: Je voudrais seulement me livrer à une réflexion sur quelques points d'ordre général, qui sont aussi des points de méthode.

Vous avez proposé une lecture très attentive et rigoureuse de l'éthique hippocratique chez Galien à partir soit de ses *Commentaires*, ce qui était tout naturel, soit des observations plus ou moins occasionnelles qui parsèment ses autres ouvrages. Cela vous a permis d'esquisser un tableau tout à fait cohérent, dont les effets sur l'interprétation de Galien sont à mon avis importants. On a trop tendance, en effet, à considérer la personnalité de Galien comme celle d'un *chalkenteros* capable, oui, de travailler jour et nuit, assoiffé de curiosités érudites, mais incapable de se laisser guider par aucune perspective bien définie et unitaire.

Vous avez effectué aussi des sondages en profondeur sur le style du commentaire de Galien, montrant concrètement comment il s'insère parfaitement dans la grande tradition hellénistique, mais en dépasse à plusieurs égards le cadre, se présentant souvent comme une série de vraies monographies, avec un développement autonome tout à fait affranchi de l'idée d''explication de texte'. On aimerait se faire une opinion du public de Galien commentateur. Je me demande si vous avez des éléments de réponse à cette question.

Plusieurs de vos discussions de détail ont permis d'éclairer autant de problèmes particuliers. Mais j'aimerais relever ici le caractère fondamental de votre communication, c'est-à-dire la globalité de son approche, qui en fait une contribution non seulement à l'histoire de l'érudition médicale, mais aussi à l'histoire de la culture au sens le plus large, ce qui ne doit jamais être perdu de vue dans nos études. Le IIe siècle, après avoir été

défini l'âge le plus heureux du genre humain (Gibbon), est de nos jours l'objet de préjugés assez sévères (dominance non comprise d'une certaine rhétorique d'école, etc.), et surtout parce qu'on ne tient pas suffisamment compte de la richesse d'idées qui l'anime et dont Galien est un des coryphées. Le seul moyen de surmonter ces préjugés, c'est de s'approcher des textes de façon à en saisir, comme vous le faites, toutes les implications.

J. Jouanna: Je remercie vivement Antonio Garzya pour ces remarques. Elles me vont droit au cœur, car j'ai essayé de reprendre le problème de l'hippocratisme de Galien non par des considérations générales mais en m'efforçant de montrer par une méthode philologique attentive la façon dont Galien se révèle dans une lecture à la fois fidèle et 'transformative'. Ce qui m'a frappé, c'est la cohérence d'une pensée qui se dessine à travers la variété des questions abordées dans ses commentaires d'Hippocrate.

Quant aux commentaires de Galien, je crois qu'ils s'adressent à des médecins plutôt qu'à des philologues et que la pratique médicale en est une dimension essentielle. Le commentaire de la fameuse maxime d'*Épidémies* 1, ὠφελέειν ἢ μὴ βλάπτειν, en est le meilleur exemple. Galien a découvert la force de cette maxime non pas dans son enseignement, mais dans sa pratique médicale; et il termine son commentaire en disant que la conversion qu'il a eue concernant cette maxime entre ses études et sa pratique médicale ne lui est pas particulière mais se produira pour tous ceux qui passeront de l'étude de la médecine à sa pratique. Le commentaire dépasse largement le récit biographique pour devenir, à sa manière, un κτῆμα εἰς ἀεί.

Ph. Mudry: L'exposé de Jacques Jouanna a mis en évidence l'originalité de la lecture par Galien de l'éthique hippocratique et la cohérence de la 'reconstruction' à laquelle conduit cette lecture. Peut-on imaginer que cette 'reconstruction' n'engage pas seulement la personnalité de Galien, mais que des facteurs

extérieurs, historiques, sociologiques ou philosophiques, ont pu jouer un rôle?

J. Jouanna: Je remercie Philippe Mudry pour cette question qui montre que ma communication appelle des prolongements. Je rappellerai simplement les limites de ce que j'ai voulu faire. J'ai voulu analyser par une méthode philologique qui n'a pas encore été employée dans les études galéniques le *comment* de la lecture galénique d'Hippocrate. Resterait à poser la question du *pourquoi*. Cette question risque de renvoyer à des généralités que j'ai évitées pour asseoir la lecture galénique d'Hippocrate sur des faits précis et contrôlables. Mais l'examen de cette question est évidemment incontournable. Mon but était d'établir des bases solides à partir desquelles la question du *pourquoi* doit être abordée.

V. Nutton: I am completely in agreement with your general conclusions and I admire the way in which you have shown how Galen in his commentaries, even meditations, on Hippocrates, produces something new while still remaining remarkably faithful to his master. I would just like to underline the absence of what modern scholars think of as the Hippocratic deontological texts. Even the allusion you detect to the *Law* may be accidental for 'hard-working' was a common term of approbation, e.g. for Soranus' midwife and Onasander's general. References to the *Oath* or the *Law* do not appear where we might have expected them in *On prognosis,* or in the description of the accomplished doctor in *On examining the physician*. Assuming that Ḥunain translated all of the *Commentary on the Oath* and that its single book was of normal length, i.e. 70-80 pages in Kühn, we possess around one half of it in Arabic. What survives is an extremely erudite exposition of the opening sentence, and cannot have left much space for comment on the, to modern eyes, more interesting ethical passages. The fact that Arabic authors on medical ethics, familiar with the *Commentary*, notably ar-Ruhāwī, do not cite Galen on any of these sections may confirm the hypothesis

that Galen said little or nothing about them. If the commentary is not by Galen — and there are good reasons for thinking it genuine, — it at least reveals another author with similar priorities.

I wonder whether Galen's neglect of these texts is not also the result of his belief in the overriding importance of τέχνη.

In *The best doctor* Galen makes it clear that while an alliance between sound practice and philosophy is desirable, the best, i.e. Hippocratic and most effective, doctor is, whether he knows it or not, a philosopher. The guarantee of ethical behaviour provided by a proper moral training in philosophy is unnecessary, since good practice is its own guarantee. Hence there is still less need for an *Oath*, a *Law*, or other further medical sanction, for philosophy and, still more, Hippocratic medical practice are enough to ensure the proper treatment and, whenever possible, a successful outcome. Given when Galen includes under his definition of τέχνη, is there room, or need, for an *Oath* or medical deontology?

J. Jouanna: Je suis très intéressé par les compléments précieux apportés par Vivian Nutton. Comme lui, j'ai été surpris par le peu d'importance accordée par Galien au *Serment* et à la *Loi*. Je suis parfaitement en accord avec lui sur le *Commentaire* du *Serment,* qui s'intéresse à la première partie, historique, et non à la seconde, déontologique. Cette orientation du *Commentaire*, qui est en accord avec ce que Galien dit par ailleurs de l'ouverture de l'enseignement médical «sorti du *genos* des Asclépiades», semble plaider, en effet, en faveur de son authenticité. Il est vrai que la réflexion de Galien sur la τέχνη n'avait pas besoin du support d'un serment. Cela paraît encore plus vrai si Galien considérait le *Serment* non pas comme un serment que devaient prononcer tous les médecins, mais comme un serment qui s'insérait dans une histoire de la transmission du savoir médical à l'époque d'Hippocrate.

J. Pigeaud: Je dis toute mon admiration pour la méthode et les résultats très positifs de cette communication. Mon problème, dans la suite de la communication, est, comme d'habitude chez

Galien, l'articulation. Galien a été préoccupé par la question générale de l'éthique (cf. ce qu'il est convenu d'appeler le *Traité des passions* ou *Que les mœurs de l'âme suivent les tempéraments du corps*). Le problème qui y paraît, qui va être une question de la médecine et de la philosophie (cf. I. Kant, *Maladies de la tête*), est celui-ci: jusqu'où, de la morale, peut-on arriver (et même peut-on y arriver) en partant de la médecine? N'y a-t-il pas forcément une rupture entre le tempérament et la norme? Ou encore: le régime peut-il se substituer à la loi morale?

J. Jouanna: Les remarques de Jackie Pigeaud soulèvent en particulier le problème des relations entre l'éthique de Galien (qui ressort avant tout de sa lecture d'Hippocrate) et sa conception de l'éthique en général. La comparaison du *Meilleur médecin* avec le traité éthique *Que les mœurs de l'âme suivent les tempéraments du corps* me paraît poser un problème délicat à propos des relations entre le régime et l'âme. Il est certain que dans l'architecture du *Meilleur médecin* il n'y a pas de rapport direct entre le mauvais régime et la δύναμις de l'âme. La δύναμις de l'âme est considérée comme un *invariant,* à l'image du cosmos, qui n'a pas changé. Le mauvais régime n'est pas de l'ordre de la δύναμις mais de la βούλησις. L'idée que le régime pourrait changer la δύναμις de l'âme ruinerait toute la démonstration de Galien sur les causes possibles du progrès de la médecine et sur les causes réelles de sa décadence actuelle. En revanche, dans le *Quod animi mores* l'idée de base est tout autre: c'est l'influence du régime sur la ψυχή. Chaque traité a sa cohérence, et a-t-on le droit de faire une lecture de Galien 'transformative', si l'on voulait concilier ce qui ne peut pas l'être? J'ai souligné tout à l'heure la cohérence de l'architecture conceptuelle de Galien; mais si l'on envisage les relations entre l'éthique médicale et l'éthique en général, je crois qu'il faut souligner non pas *la* cohérence mais *les* cohérences de la pensée de Galien.

Ch. Schubert: Es erstaunt mich, wenn Galen an der von Ihnen zitierten Stelle Phidias, Apelles und Hippokrates in

einen Zusammenhang stellt, in dem es um die Vorbildhaftigkeit geht, denn sowohl Phidias als auch Apelles stehen für zwei völlig verschiedene Vorstellungen von Stilzyklen, die jeweils Aufstieg, Höhepunkt und Niedergang ganz anders beschreiben. Läßt sich diese spezielle Zusammenstellung hier bei Galen erklären?

J. Jouanna: Je crois que Galien a cité Phidias, Apelle et Hippocrate comme les représentants les plus célèbres de trois arts, la sculpture, la peinture et la médecine, sans se poser la question des conceptions particulières que chacun avait de son art. Galien a pu songer au célèbre passage du *Protagoras* de Platon (311 b-c), où Hippocrate de Cos est donné comme le modèle de la médecine aux côtés de Phidias et de Polyclète, qui sont cités comme les modèles de la sculpture. Toutefois, à la triade platonicienne Hippocrate — Polyclète — Phidias représentant deux arts, médecine et sculpture, Galien a substitué une triade Phidias — Apelle — Hippocrate représentant trois arts, sculpture, peinture et médecine.

H. von Staden: Charlotte Schubert characterises a second-century author's (i.e. Galen's) reference to predecessors as «klassizistischer Rückgriff» and expresses surprise that such a «klassizistischer Rückgriff» should include a figure from the Hellenistic period. First of all, it should be kept in mind that our periodisation of antiquity, with its sharp distinction between 'classical' and 'Hellenistic', is a relatively recent invention. Many 'classicizing' participants in the so-called Second Sophistic cited Theocritus and Callimachus, for example, as ('classical') authorities, too. Secondly, among early Hellenistic authors approvingly cited by Galen as authorities in various domains are not only Herophilus (for whose access to systematic human dissection Galen expresses wistful, even envious admiration), but also Theocritus (e.g., in *De pulsuum differentiis*, in a discussion between a literal and a figurative use of language), Callimachus, and Euphorion. Third, Galen is not reticent to enumerate canonical authorities while introducing slight modifications in traditional lists. From these

points of view, the inclusion of Apelles perhaps is less surprising than it might appear to be *prima facie*.

H. Flashar: Wenn Galen hippokratische Grundsätze von ethischem Gewicht kommentiert, würde man eine zustimmende Vertiefung erwarten. Um so mehr überrascht es, daß Galen den fundamentalen Grundsatz ὠφελέειν ἢ μὴ βλάπτειν (*Epid.* 1, 11) für «des Hippokrates nicht würdig» (οὐκ ἄξιον Ἱπποκράτους) hält. Die Erklärung dafür deutet Galen selber an: Es ist ja allen Menschen klar, daß der Arzt den Nutzen der Kranken im Auge hat. Offenbar aber ist dies zu dem Zeitpunkt, zu dem diese Devise in den hippokratischen Schriften zuerst etabliert wurde, etwas noch keineswegs Selbstverständliches. Hier zeigt sich der prinzipielle Unterschied zwischen hippokratischer und galenischer Ethik: die erstere ist vorphilosophisch, während Galen nicht nur Platon, sondern auch die hellenistischen Systeme voraussetzt. Durch das Eindringen philosophischer Termini und Gedanken in den medizinischen Bereich wird dann aber eine spezifische ärztliche Ethik zurückgedrängt und schließlich der «beste Arzt» schlechthin mit dem (auch alle philosophischen Teilbereiche) beherrschenden Philosophen gleichgesetzt (ὅτι ὁ ἄριστος ἰατρὸς καὶ φιλόσοφος).

J. Jouanna: Je suis d'accord avec Hellmut Flashar pour faire cette différence entre l'éthique hippocratique, qui n'est pas influencée par la philosophie, et l'éthique galénique, qui tient compte de la philosophie postérieure à Hippocrate. Je crois avoir dit dans ma communication que la tripartition stoïcienne et auparavant l'ἀλήθεια platonicienne entraînaient des décalages dans la lecture galénique d'Hippocrate. Mais dans le cas précis du commentaire de Galien au principe fondamental ὠφελέειν ἢ μὴ βλάπτειν, je ne crois pas que la réaction de Galien s'explique par référence à la philosophie. Elle s'explique par la différence qu'il y a entre 'enseignement théorique' de la médecine et 'exercice pratique' de la médecine. La découverte de la profondeur de cette maxime ne peut se faire que *dans et par la pratique*.

C'est la seule façon de découvrir dans les échecs (des collègues ou dans ses propres échecs) la valeur de la seconde partie de la maxime ἢ μὴ βλάπτειν, «ne pas nuire». Ce commentaire, qui peut effectivement paraître surprenant, révèle en fait l'importance de la dimension pratique chez Galien. Le bien-fondé de l'éthique médicale se découvre dans la pratique, et l'éthique médicale se vit dans la pratique.

H. von Staden: Your contribution explored Galen's transformative reading of Hippocratic ethics in an exemplary fashion. I offer only a few supplementary reflections, because you have covered all the essentials. The fact that Galen's reading of Hippocrates is transformative (in the sense that Galen's representation of Hippocratic ethics transforms what he found in Hippocrates) raised the fundamental question, what are the motivations, whether these are theoretical, practical, socio-cultural or other, that shaped Galen's transformations of Hippocrates? I believe it is not enough to say, for example, that Galen's reading of Hippocrates — with its un-Hippocratic emphasis on the truth and its condemnation of considerations of δόξα — is shaped in some cases by Plato, in others by Stoicism, and in still others by that evasive, elusive force which we tend to call 'Zeitgeist'. My resistance to such an eclectic 'genealogical' approach to understanding how and why Galen reads Hippocrates in particular ways stems from several fundamental considerations, of which I shall mention only two.

First, Galen's reading of most precursors is transformative (in the sense suggested above). His 'Plato' hence only partly resembles Plato (and in many respects the Platonist Galen is profoundly un-Platonic). To understand whether and how Galen's 'Platonism' influenced or transformed his reading of Hippocrates, one therefore first has to do the same kind of meticulous study of Galen's reading of Plato as Jacques Jouanna has done of Galen's reading of Hippocratism. The same holds for Galen's reading of Stoicism (which he sometimes criticises severely but from which he at other times borrows freely), of Aristotle, of Erasistratus (whom

Galen criticises with ferocity but from whom he borrows central tenets of his physiology), and so on.

Secondly, all these Galenic readings of precursors interact with one another. In other words, to understand Galen's interaction with one precursor, one has to understand his interaction with many precursors and, as I have suggested elsewhere, with the culture of his own century. This is a formidable task, a central part of which has been accomplished by Jacques Jouanna's analysis.

J. Jouanna: Je remercie Heinrich von Staden pour ces compléments et cet élargissement des perspectives. Il est évident que la manière dont Galien lit Hippocrate n'est pas un *unicum* dans l'œuvre de Galien. Il faudrait élargir l'enquête aux autres lectures de Galien suivant la même méthode. En particulier, la lecture de Platon par Galien serait un complément indispensable. Elle révélerait la même lecture 'transformative', mais avec une complexité encore plus grande, car elle est guidée en partie par la conviction qu'il y a une cohérence entre Hippocrate et Platon. Le modèle hippocratique devient ainsi une cause supplémentaire de la lecture 'transformative' de Galien.